

ÉTUDES DIACHRONIQUES

**LE VIEILLISSEMENT
DANS LA LANGUE**

3 2025

HONORÉ CHAMPION

LE VIEILLISSEMENT DANS LA LANGUE



PARIS
HONORÉ CHAMPION ÉDITEUR
2025

Ce numéro est publié avec le soutien
de l'EA 4509 Sens Texte Informatique Histoire de Sorbonne Université

Éditions Honoré Champion
3 rue Corneille, F-75006 Paris
champion@honorechampion.com
www.honorechampion.com

Diffusion hors France : éditions Slatkine, Genève
www.slatkine.com

© 2025 pour la première édition. éditions Champion, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.

Tous droits réservés pour tous les pays.

ISBN: 978-2-7453-6303-9 ISSN: 2970-5312
e-ISBN: 978-2-7453-6304-6 e-ISSN: 3003-0862



COMPTES RENDUS

Emmanuelle LABEAU : *The Decline of the French Passé Simple (Empirical Approaches to Linguistic Theory, 19)*, Leiden – Boston, Brill, 2022, XXIV + 474 p.

Emmanuelle Labeau, qui enseigne à Aston University (GB), poursuit depuis de nombreuses années des travaux conséquents sur l'histoire et les usages du passé simple français. Le livre qu'elle vient de publier constitue à la fois une synthèse et un aboutissement et se donne comme objectif de constituer une borne fondamentale tant pour les chercheurs qui travaillent en diachronie sur le système temporel en français depuis l'Antiquité que pour ceux qui scruteront dans l'avenir l'évolution d'un tiroir verbal dont les chances de survie paraissent problématiques. Il en profite pour montrer comment ce déclin s'accompagne d'un réaménagement des autres temps verbaux à moins qu'il n'en découle.

L'ouvrage affirme dès son introduction une problématique claire : une fois constatée la raréfaction des usages du passé simple au xx^e siècle, peut-on considérer qu'il a déjà quasiment disparu et comment l'histoire des usages du tiroir et les différents modèles théoriques qui en ont été proposés permettent-ils de comprendre un tel phénomène ?

L'enquête s'organise en sept chapitres : le premier fait le point sur les théories qui prévalent aujourd'hui pour expliquer les modifications diachroniques des langues ; le deuxième décrit l'évolution des usages du passé simple depuis son apparition comme héritier du prétérit latin jusqu'à aujourd'hui ; le troisième envisage l'un après l'autre les différents types de facteurs qui sont susceptibles de favoriser la préservation de l'utilisation du tiroir en français contemporain ; le quatrième fait le point sur les modèles théoriques qui ont été proposés pour expliquer les spécificités du passé simple afin d'en élaborer un spécifique, principalement à partir des propositions de Reichenbach et Gosselin ; le cinquième étudie la façon dont de nombreux autres tiroirs peuvent se substituer au passé simple et dans quelle mesure ces possibilités aident à tester le modèle construit ; le sixième



explicite le corpus qui va servir à comparer dans le suivant les emplois du tiroir dans un certain nombre de genres de discours en français contemporain pour répondre à la question de sa disparition prochaine ou pas ; un huitième et dernier chapitre avant une conclusion longue et très synthétique repose la question dans un corpus de presse en micro-diachronie.

L'ouvrage remplit parfaitement ses fonctions si l'on souhaite un panorama complet de l'évolution des emplois du tiroir et une description précise de son fonctionnement sémantique, même si le modèle proposé n'est pas toujours très facile à manipuler. Sont particulièrement utiles et intéressantes également les analyses critiques des arguments de toutes sortes (morphologiques et autres) qui ont été proposés au fil des siècles pour expliquer les réticences à l'égard du passé simple ou encore les descriptions très fines des fonctionnements des nombreux tiroirs concurrents et à quelles conditions ils ont été et restent capables d'être substitués à celui-ci.

La partie diachronique antérieure au xx^e siècle demeure malgré tout rapide et frustrante faute de suffisamment d'exemples qui permettraient de mettre en relief nuances et diversités. Mais cette partie est surtout conçue comme une introduction à la période contemporaine, centre véritable de l'étude diachronique. Surgit alors une nouvelle réserve quant à la réduction effective de la période en question au xx^e siècle seul. Les corpus utilisés sont en effet, à l'exception de quelques articles dans le dernier chapitre, tous antérieurs à 2000. Le constat somme toute optimiste qui se dégage de la recherche et affirme une survivance du passé simple plus forte qu'on pourrait le croire se heurte à cette limitation. Les modifications profondes de la circulation des informations et de la communication dues au développement d'internet et à la généralisation des smartphones et iPhones a profondément modifié les usages au xxi^e siècle et beaucoup des conclusions apportées par le livre sont obsolètes au regard de ces changements récents. Si on interroge un corpus comme le CLAPI qui comporte 67h de données des années 1980 à la fin des années 2010, les chiffres de fréquence sont très clairs : *fut* est utilisé 8 fois et *eut* 1 fois, *put* et *dut* jamais, pour prendre les formes qui paraissent les plus résistantes. Les neuf emplois sont, par ailleurs, dus à des situations très particulières (contexte juridique, narration d'un conte, visite guidée d'un monument historique). À la simple lecture de ces résultats on a beaucoup de mal à croire en l'optimisme d'Emmanuelle

Labeau qui donne beaucoup trop d'importance à des corpus mineurs de conteurs ou de journalistes sportifs pour qui le passé simple joue un rôle tantôt esthétique, tantôt idéologique en permettant d'affirmer une forme d'archaïsme. De fait, il y aurait beaucoup à gagner à prendre en compte certaines recherches menées sur ce qui sous-tend, de façon comparable, dans les espaces francophones les nostalgies contemporaines pour l'imparfait du subjonctif ou le point-virgule.

Ce sont des considérations stylistiques (au sens de Bally) qui devraient jouer un rôle fondamental dans les derniers chapitres mais qui se trouvent réduites à la portion congrue, essentiellement à travers l'idée d'effet d'expressivité ou d'autorité. De fait, le choix arbitraire de refuser les corpus littéraires sous prétexte que la décision d'employer ou pas le passé simple est toujours dictée par une norme extralinguistique et n'a donc rien à voir avec l'évolution réelle des usages conduit à un appauvrissement conséquent des réflexions attendues tant sur les conditions qui rendent envisageable une conservation partielle du passé simple, contre le mouvement continu d'oralisation du français écrit, que sur les différences entre les tiroirs employés au sein des narrations contemporaines. Il aurait été intéressant de s'interroger, une fois constaté le refus absolu du tiroir manifesté par une large famille d'écrivains depuis le nouveau roman, comment cohabitent par exemple, de façon continue, passé simple, passé composé et présent historique dans certaines œuvres contemporaines comme le Goncourt 2021 *La Plus secrète mémoire des hommes* (Mohamed Mbougar Sarr). On pourrait aussi se demander pourquoi au sein d'un récit de témoignage comme *Triste tigre* (Neige Sinno, 2023), une fois écarté un pastiche de conte entièrement narré au passé simple, sont utilisés trois *fut*, pour des raisons tant esthétiques qu'idéologiques.

Si l'ouvrage d'Emmanuelle Labeau constitue de toute évidence une somme sur un passé simple en voie d'obsolescence, il attend ainsi des compléments variés qui permettront de préciser, voire de redresser certaines des propositions historiques et théoriques qui y sont faites. De ce fait, moins qu'un point d'aboutissement, il apparaît comme une incitation à une réinterprétation et réévaluation d'ensemble de l'état du système des temps verbaux en français au ^{xxi}e siècle.

Jacques DÜRRENMATT
Sorbonne-Université

Zinaida Geylikman, *Baron et chevalier en français médiéval. Une étude sémantique de noms d'humains dans la société féodale*, Paris, Champion, 2022, 280 p.

L'ouvrage de Zinaida Geylikman (Z. G.), *Baron et chevalier en français médiéval. Une étude sémantique de noms d'humains dans la société féodale*, est la refonte synthétique d'une thèse de doctorat soutenue en 2017. Il vise, à travers l'étude de deux termes clés (*baron* et *chevalier*), à poser les bases d'une étude systématique et rigoureuse des désignations féodales en définissant une méthode d'analyse linguistique qui prenne en compte les particularités du français médiéval. Les deux items étudiés sont des « noms d'humains féodaux » (NHF), c'est-à-dire des noms d'humains « exprimant les rôles sociaux qui relèvent de l'organisation féodale de la société » (p. 13). L'introduction (p. 13-37) expose de manière très claire les choix opérés pour mener l'étude qui concernent les items, le corpus, les éléments de théorie sémantique exploités et la méthodologie d'analyse. Tout d'abord, Z. G. explique la réduction des quatre items initialement prévus (*baron*, *chevalier*, *vassal* et *bachelier*) aux deux principaux (*baron* et *chevalier*) pour des raisons essentiellement de disparité numérique. Puis Z. G. s'arrête sur la constitution du corpus et sur les choix qui ont été faits : corpus manuels et électroniques selon la nature du genre, corpus à partir d'éditions existantes et non à partir de manuscrits, enfin élimination de certains textes trop proches de sources latines. Ce corpus se caractérise par un empan large sur le plan chronologique, du XII^e au XV^e siècle, et sur le plan générique, avec quatre genres représentés (chansons de geste, romans, chroniques et textes documentaires) qui ont pour point commun de présenter les mêmes individus et les mêmes objets sous des angles différents et « qui sont les plus aptes à s'intéresser aux rôles sociaux auxquels réfèrent les NHF étudiés » (p. 22). Ils ne peuvent pour autant prétendre représenter l'ensemble de la littérature médiévale. Z. G. expose ensuite les éléments de théorie sémantique exploités dans son étude : référence actuelle et virtuelle (Kleiber), types référentiels (spécifique individuel, spécifique collectif, générique), analyse componentielle (Wierzbicka) pour dégager les différents traits sémantiques des différents items et distinction entre traits dénotatifs, objectifs ou subjectifs, et connotatifs

(Kerbrat-Orecchioni). Pour surmonter la difficulté inhérente aux états de langue anciens, l'absence de compétence linguistique et l'impossibilité d'interroger directement des locuteurs natifs, l'exploitation du contexte est affirmée comme une étape essentielle pour accéder au contenu sémantique des dénominations, qu'il s'agisse du micro-contexte linguistique comme du macro-contexte qui relève à la fois des genres textuels – particulièrement codifiés dans la littérature médiévale – et du contexte socio-historique, essentiel mais à utiliser avec prudence selon une formule de G. Matoré (1973) reprise par Z. G. : « les mots n'expriment pas les choses, mais la conscience que les hommes en ont ». La méthode d'analyse, à la fois quantitative et qualitative, qui était suivie de façon extrêmement rigoureuse dans la thèse, s'appuie sur un relevé exhaustif des occurrences des deux items dans tous les textes du corpus et le traitement de chaque occurrence d'abord dans un contexte large, puis dans un contexte restreint, pour mettre à jour les co-occurrences, les réalisations au sein d'énumérations ou dans des constructions syntaxiques particulières, avec ou sans effet stylistique. Cela a permis de dégager différents emplois, correspondant aux « séquences au sein desquelles les occurrences des items étudiés sont relevées » (p. 35), qui sont définies à la fois sur le plan syntaxique et sémantique. Le calcul des fréquences relatives a permis d'obtenir la proportion des occurrences de tel ou tel emploi par rapport au nombre total d'occurrences. Les tableaux statistiques complets sont donnés en annexe (p. 242-255). Dans le corps de l'ouvrage, à la différence de la thèse qui faisait état de façon systématique de toutes les recherches menées, sont sélectionnés ici uniquement les éléments intéressant les emplois considérés comme les plus représentatifs dans deux études sémantiques très approfondies, menées selon la même méthodologie, celles de *baron* (chapitre 1, p. 39-156) et de *chevalier* (chapitre 2, p. 157-227). Après avoir synthétisé les données lexicographiques offertes par les différents ouvrages de référence (FEW, GDF, TL, ANOH, DMF, Matsumura) et celles des précédents travaux de recherche sur chacun des items, Z. G. analyse dans chacun des quatre genres de son corpus les principaux emplois de l'item, avant de dresser un bilan.

Dans la chanson de geste, l'importance de *baron* et sa différence référentielle avec *chevalier*, sont bien connues : « même dans le cas où ils

désignent un même personnage, ils réfèrent à des fonctions sociales différentes : membre d'une haute ligne pour *baron*, guerrier pour *chevalier*» (p. 43). C'est vrai dans tous les genres, mais la particularité de la chanson de geste, c'est l'importance quantitative de *baron* par rapport à *chevalier* jusqu'au *xiv^e* siècle. Plus encore que les autres genres analysés, la chanson de geste mêle des éléments antérieurs à ceux contemporains des rédactions écrites et présente des phénomènes qui sont spécifiques à l'univers épique. La répartition des occurrences par type référentiel fait apparaître la baisse du type *spécifique individuel* (majoritaire au *xii^e* s.) et la hausse du type *spécifique collectif* qui devient nettement majoritaire dès le *xiii^e* s. Sont successivement envisagés le cas du syntagme nominal minimal déterminant + *ber/baron*, la co-occurrence avec *noble* et l'emploi évaluatif de l'item. Cela conduit Z. G. à dégager trois emplois dans les textes épiques : (1) un emploi objectif avec les traits dénotatifs /Homme/, /noble/ et /strate supérieure de la noblesse/ et parfois un trait connotatif /de qualité/; (2) un emploi évaluatif avec le sens de /Homme de qualité/, caractéristique des formes monosyllabiques dès les premiers textes, tendance s'accroissant jusqu'à la différenciation complète des formes en MF; (3) un emploi adjectival avec le sens de /de qualité/ appliqué aux personnages masculins de la haute aristocratie et dans de rares cas en MF à des objets. Le passage de (1) à (2) se comprend dans un univers aristocratique guerrier où la noblesse est vue non seulement comme une position sociale, mais aussi comme un mérite personnel, d'où le passage du trait évaluatif connotatif /de qualité/ dans la dénotation. La survie de l'emploi évaluatif au-delà du *xii^e* siècle ne se trouve que dans le discours épique, genre conservateur et très codifié, notamment en raison de la présence de *ber* dans l'arsenal des formules épiques, qui finissent par devenir des clichés au sens approximatif dans les chansons les plus tardives.

Dans les romans, c'est le type référentiel *spécifique collectif* qui est majoritaire dès le *xii^e* siècle, avec un écart croissant et beaucoup plus important que dans le genre épique. *Baron* est surtout présent dans le syntagme minimal et dans l'expression *tous les barons /voiant les barons*, et dans le cadre du contexte vassalique. Il ne sert plus de désignateur des personnages centraux, mais est réservé à la désignation d'une collectivité anonyme de hauts aristocrates devant servir leur seigneur par le conseil et sur le plan narratif témoin des événements de l'action.

Le sens réalisé le plus fréquent est le sens objectif « haut aristocrate », avec en co-occurrence avec le possessif, l'ajout du trait connotatif objectif /service/.

Les chroniques, même si Z. G. indique bien les frontières parfois poreuses sur le plan stylistique entre les genres (chroniques et chansons, chroniques et romans), présentent des tendances propres en ce qui concerne les items étudiés : des séquences particulièrement représentées telles que *baron* + *de* + toponyme ou *baron* + *de* + division géographique, la présence dans des énumérations. Le sens 1 « haut aristocrate » est le plus fréquent, mais apparaît un autre sens avec le nouveau trait /position inférieure dans la hiérarchie aristocratique/, enregistré seulement à partir du XIV^e siècle dans les dictionnaires, mais selon Z. G. il serait hérité du latin tardif et coexisterait dès le début de la période avec l'emploi principal. Dans ce cas, le trait connotatif /titre de noblesse/ s'est ajouté à son contenu sémantique. Cet emploi apparaît dans le domaine insulaire vers la fin du XIII^e siècle. Les deux emplois peuvent coexister dans les longues énumérations de la fin de la période et *baron* peut être alors hyperonymique au sens de « haut seigneur » ou hyponymique dans un titre de noblesse. Un autre enseignement est l'importance des collectivités dans l'articulation des événements et la prise de décision, à la différence des deux autres genres étudiés précédemment, d'où l'importance des énumérations et leur évolution au cours de la période, avec la complexification de la hiérarchie féodale et la volonté de rendre compte de tous les acteurs dans ce genre textuel.

Les textes documentaires qui constituent le 4^e ensemble textuel étudié n'offrent pas la même homogénéité que les précédents, sur le plan générique comme sur le plan linguistique. *Baron* dans ces textes peut présenter les deux sens de « haut aristocrate » et « aristocrate de l'échelle inférieure ». Dans le premier cas, *baron* apparaît dans des occurrences du type *spécifique individuel*, où précède d'adjectifs axiologiques, il entre dans la constitution de titres honorifiques dans des formules d'adresse, qui peuvent désigner des membres de l'aristocratie, tant cléricale que laïque, ce qui tend à montrer la prépondérance de la distinction sociale. Le deuxième sens apparaît dans des énumérations élargies, de façon plus précoce que dans les chroniques. Enfin, il existe des emplois spécifiques de *baron* dans le domaine insulaire,



celui de titre de noblesse (inférieur) et celui de membre de la Cour des Comptes, *baron de l'Echiquier*, mais là il s'agit encore d'un haut aristocrate.

Un bilan général récapitule le contenu sémantique de l'item, avec trois sens pour l'emploi objectif (sens 1 « haut aristocrate », sens 2 « aristocrate de l'échelle inférieure » et sens 3 « époux ») et trois sens pour l'emploi évaluatif seulement pour la forme *ber* à partir du XIV^e siècle (sens 4 « homme de qualité », sens 5 « de qualité » appliqué à un NH, sens 6 « de qualité » appliqué à un nom d'objet) avec des schémas résumant les différents traits dénotatifs et connotatifs (p. 151-156). L'analyse est précise et rigoureuse, en général convaincante, dans le cadre imparti, puisque le corpus choisi met forcément l'accent plus sur le caractère social que domestique des individus dénommés, en dehors des textes documentaires. Il est dommage de restreindre le lexique à certains genres, cela explique notamment le caractère marginal du sens 3 « époux ». L'examen d'autres genres textuels, narratifs comme les fabliaux ou le *Roman de Renart*, ou dramatiques comme les miracles, mais aussi didactiques, permettrait de compléter l'analyse sémantique sur certains points, notamment lorsque le référent de *baron* n'est pas noble ou lorsque la caractérisation sociale n'est plus prédominante ou devient figurée. De la même façon qu'est évoquée à plusieurs reprises une élaboration sémantique antérieure aux premiers témoins, il aurait été intéressant de considérer parfois l'évolution ultérieure des items étudiés, au moins à titre de sondage, sachant que les glissements ou les ruptures obéissent à des chronologies complexes.

L'étude de *chevalier* est organisée de la même façon, avec l'apport de la confrontation avec les résultats de l'analyse de *baron*. Dans les chansons de geste, la répartition par type référentiel montre la prépondérance du type *spécifique collectif* en AF, alors qu'à partir du XIV^e siècle, la distribution entre les types *spécifique individuel* et *collectif* se rééquilibre, car *chevalier* est de plus en plus fréquemment choisi pour la désignation de personnages centraux. La co-occurrence avec des adjectifs évaluatifs qui caractérisent le référent du point de vue de ses qualités est beaucoup plus importante que pour *baron*. Contrairement à *baron*, les évaluatifs ne sont pas toujours positifs, ce qui montre que le chevalier, guerrier noble, ne possède pas une position qui constitue une valeur en soi comme le baron. La présence de *chevalier* dans les

formules épiques est sporadique. À la formulation de la p. 172 (« la propriété principale du référent actuel exprimée par le NHF est sa profession militaire »), on préférerait une définition plus claire de l'item comme « guerrier noble ».

L'examen des occurrences de chevalier dans les romans confirme les hypothèses auxquelles F. Denis (1989) aboutissait dans son étude des emplois de *baron* et *chevalier* dans Raoul de Cambrai. L'hypothèse selon laquelle l'évolution numérique des deux termes connaîtrait un tournant au XIII^e siècle dans les romans et les chansons de geste doit être nuancée par l'évolution même des deux genres qui se contaminent réciproquement en quelque sorte (p. 174). *Chevalier* est le désignateur par excellence des personnages dans les romans dans leur individualité. Il est utilisé dans le syntagme minimal, mais également en co-occurrence avec *bon* et dans de nombreux tours hyperboliques qui renvoient à un stéréotype du chevalier parfait, caractérisé par ses hautes qualités guerrières. L'analyse menée par Z. G. sur l'accumulation des « meilleurs chevaliers » en termes d'effet comique ou de concurrence entre les personnages paraît un peu ici insuffisante (p. 193). L'analyse de syntagmes tels que *être chevalier*, *faire chevalier* ou encore la co-occurrence avec *adouber* et ses dérivés permet d'introduire la question de l'appartenance à la catégorie de *chevalier* et la mutation idéologique évoquée par les historiens, la transformation du groupe de guerriers nobles en caste (vers 1100 selon D. Barthélemy) : la conscience de classe se grefferait ainsi sur le contenu sémantique par l'ajout du trait /appartenant à l'ordre/ vers la fin du XII^e siècle. Dans les chroniques les plus anciennes du corpus, le terme au pluriel désigne des collectivités de guerriers armés au service des grands seigneurs, tandis que dans les textes des XIV^e et XV^e siècles, l'affirmation du statut nobiliaire prime, avec le clivage entre guerriers nobles et non nobles. *Chevalier* n'apparaît pas encore comme un titre de noblesse au sens strict, mais le couple très fréquent *chevalier* + *écuyer* permet de référer à la totalité de la petite et moyenne noblesse, avec le trait discriminant de /appartenance à l'ordre/ pour *chevalier*. Les textes documentaires connaissent des emplois moins variés. Dans la séquence NP + *chevalier*, seule ou dans un enchaînement de NH référant aux rôles sociaux différents que peut jouer tel ou tel individu, *chevalier* indique l'appartenance à l'ordre de chevalerie et ne représente pas encore un titre de noblesse. La



séquence *notre aimé et feal chevalier* est une formule d'adresse indirecte qui insiste sur l'attitude attendue de la part du vassal à l'égard de son seigneur (*leal*) et celle du seigneur à l'égard de son vassal (*aimé*). Z. G. termine son étude de *chevalier* par une réflexion sur le lien de *chevalier* à l'item *cheval*, avec lequel il est lié étymologiquement (dérivation latine) et nuance les conclusions de sa thèse où elle affirmait la disparition du lien sémantique entre *chevalier* et *cheval* dès le XII^e siècle : le chevalier ne peut se définir comme un « homme à cheval » mais plutôt « un guerrier noble à cheval ». Z. G. considère que le trait /à cheval/ qui possède un cheval/ est un trait connotatif dans le contexte de bataille et qu'il est absent des autres contextes. Cela paraît assez rapide. Si le lien se distend au cours de la période avec *cheval*, comme le montre l'apparition de syntagmes du type *N à cheval* vs *N à pied*, en même temps que *chevalier* se charge d'autres valeurs que guerrières, sociales et morales. Cela mériterait une analyse plus approfondie, parce que cela signifierait qu'un trait dénotatif deviendrait connotatif. Le bilan de l'étude de *chevalier* présente sur la période de référence un emploi objectif avec deux sens, celui de « noble guerrier » et celui de « membre de la petite ou moyenne noblesse » dès le XII^e siècle. La différence entre les deux apparaît dans l'ajout d'un trait d'appartenance à une state de la noblesse pour le second comme le montre la comparaison des deux schémas (p. 226-227), mais ces derniers ne reflètent pas les changements d'ordre hiérarchique dans les traits évoqués précédemment (p. 225). Z. G. oppose l'évolution de *baron* qui voit le remplacement du trait spécifique /state supérieure de la noblesse/ par un trait hyperonymique ayant une valeur hiérarchique et celle de *chevalier*, le trait référant à la position hiérarchique vient seulement compléter les autres traits sans se substituer à eux, ce qui semble signifier que le chevalier « membre de la moyenne ou petite noblesse » est toujours un guerrier – ce dont on peut peut-être douter, ou au moins autant que de son lien avec le cheval !

La conclusion générale revient sur la fréquence relative des deux items et sur la répartition des occurrences par type référentiel dans les limites qui étaient celles de l'étude, comme si la définition des items y trouvait son aboutissement. Or, il ne nous semble pas que la spécification comme titres de noblesse pour les deux items soit la fin de leur histoire, plutôt celle d'une période liée à la prééminence du modèle

aristocratique (contrairement à ce qui est affirmé p. 236 «Ce n'est que dans la période ultérieure au français médiéval que les deux items deviendront des titres de noblesse avant tout ; cependant la période médiévale laisse bien apparaître les tendances qui vont dans le sens de cette spécification»). Dès lors comment expliquer le maintien ou la réapparition du trait de prééminence pour *baron*? celui de service pour *chevalier*? Si le développement des titres va dans le sens d'une conscience de classe de plus en plus forte et d'un souci d'établir une hiérarchie précise au sein de la noblesse pendant tout l'ancien régime, cela n'implique pas forcément la réduction sémantique des items *baron* et *chevalier* à ces titres ou à leur emploi figuré.

L'ouvrage de Z. G. démontre l'importance d'une analyse linguistique rigoureuse pour offrir au lecteur d'aujourd'hui un accès précis et sûr au sens des mots – et par là-même au sens des textes médiévaux. Son mérite est d'établir une méthode d'analyse et d'en montrer brillamment les résultats à travers des items à l'histoire sémantique particulièrement complexe (*baron* et *chevalier*), tout en ouvrant des perspectives élargies à l'étude du champ des désignations et des caractérisations sociales en ancien et moyen français. L'effort de synthèse et de clarté est notable et dans l'ensemble l'expression est efficace et précise, même s'il subsiste quelques maladresses isolées. Parfois l'argumentation semble un peu rapide, notamment pour ce qui concerne l'analyse componentielle et la distinction entre les traits dénotatifs et connotatifs. Les conclusions sont très riches, surtout pour le premier *item*, mais elles ne sauraient être définitives que dans les limites chronologiques et génériques choisies. Ainsi pourront-elles être parfois nuancées sur tel ou tel point par d'autres témoins ou des incursions en amont ou en aval de la période.

Sylvie BAZIN-TACHELLA
Université de Lorraine

McLaughlin, Mairi, *La Presse française historique. Histoire d'un genre et histoire de la langue*, Paris : Classiques Garnier, 2021.

Dans son analyse détaillée, Mairi McLaughlin relie différents domaines de la recherche linguistique et transdisciplinaire : l'histoire de la langue et l'histoire de la presse, la variation linguistique ainsi que la tradition discursive de l'usage journalistique de la langue. Les points forts de son étude se situent aux XVII^e et XVIII^e siècles, en particulier entre 1631 et 1789. L'ouvrage est structuré de manière très pertinente, ce qui facilite l'accès aux différentes étapes d'une analyse approfondie. Ainsi, Mairi McLaughlin fait-elle une distinction nette entre l'analyse du discours journalistique (Première partie : *Le genre journalistique*) et les analyses sous l'angle de l'histoire de la langue française (Deuxième partie : *Histoire de la langue*). McLaughlin elle-même souligne à juste titre, à différents moments de ses explications, que son étude constitue la première étude systématique de la presse française historique.

Le premier chapitre décrit en profondeur l'orientation de son travail quant au contenu et à la méthode. Elle formule à cet égard trois questions de recherche pour chacun des deux domaines traités dans son travail. Pour « Le genre journalistique » : 1. Quelles sont les origines de la langue de la presse ? 2. Comment la langue de la presse se développe-t-elle entre 1631 et 1789 ? 3. Quel est le rapport entre la langue de la presse historique et la langue de la presse contemporaine ? Pour « L'histoire de la langue » : 1. Que découvre-t-on concernant la variation et le changement linguistique en utilisant les périodiques historiques comme sources de données linguistiques ? 2. Le français journalistique est-il relativement novateur par rapport au français littéraire ? 3. La presse a-t-elle joué un rôle dans l'évolution de la langue aux XVII^e et XVIII^e siècles ? » (p. 19). Mairi McLaughlin expose également la construction de son corpus d'analyse (p. 24-36) qui se compose d'écrits journalistiques variés comme des gazettes et des périodiques. Son choix englobe un éventail assez diversifié de l'usage journalistique à cette époque : nous y retrouvons la commune *Gazette de France*, fondée en 1631, la *Gazette d'Amsterdam*, le *Journal de Paris* comme premier quotidien français ou *Le Mercure galant* vu comme un produit journalistique visant à divertir ses lecteurs, ainsi que le *Journal des sçavans* qui peut être considéré comme un journal scientifique dans la perspective de

l'époque. La transcription d'une partie des textes du corpus, restreinte aux premiers et derniers numéros des périodiques en raison de l'absence de versions numérisées dans la plupart des cas, fait partie des travaux importants de McLaughlin préparant son analyse outillée (p. 33). La transcription complète de tous les textes et la constitution d'un corpus numérisé encore plus exhaustif des périodiques restent à faire et sont très attendus.

L'ouvrage de McLaughlin fait apparaître à plusieurs reprises que son analyse et sa description ne se limitent pas à l'analyse langagière et linguistique de la presse historique française. En revanche, son ambition de fournir également une description approfondie de l'histoire des genres journalistiques sous l'Ancien régime et dans la période pré-révolutionnaire en France se traduit par des explications et des renseignements abondants autour de la presse historique en France dans la partie méthodologique (p. 25-30) et dans l'état de l'art (p. 46-86). Elle y privilégie des descriptions linguistiques par des historiens de la presse et intègre entre autres les travaux de Nicholas Brownlees (2011, 2012) sur le style des dépêches rédigées en anglais. De manière générale, le discours journalistique de cette époque en Angleterre se caractérise par une présentation simple et factuelle (p. 48). Les observations langagières des historiens de presse suggèrent qu'en dépit de la variabilité générique et thématique des périodiques français, ils partagent pourtant certains traits formels et stylistiques (p. 51). Mais les écrits périodiques français sont à considérer dans une perspective transnationale des traductions et du transfert de l'information comme elle le souligne justement (p. 53). Dans son état de l'art, Mairi McLaughlin relie l'introduction à la première partie de ses analyses où la description générique des écrits journalistiques est au premier plan. Cette première partie est divisée en trois sous-parties dans lesquelles McLaughlin décrit d'abord les caractéristiques langagières et stylistiques des périodiques au niveau général avant de présenter et de discuter les résultats de ses analyses de l'usage des pronoms personnels de la première et deuxième personnes et du discours rapporté.

Elle commence son tableau général par des observations sur les gazettes françaises et notamment sur la *Gazette de France*. Constatant que la période entre 1632 et 1782 est caractérisée par des changements génériques et langagiers, elle consacre tout un sous-chapitre à

l'évolution des gazettes. À ses débuts en 1632, la *Gazette de France* montre très peu de variabilité langagière. Dans la plupart des cas, les unités lexicales analysées viennent des champs lexicaux militaire et politico-diplomatique (p. 63). Seule la variation orthographique se révèle notable (p. 64) ce qui n'est pas surprenant lorsqu'on compare ces écrits journalistiques à d'autres textes et genres de l'époque. Les écrits gazetiers montrent une grande continuité stylistique dans l'évolution jusqu'en 1782 (p. 71), même s'ils diffèrent dans quelques sous-genres où s'observe un discours plus subjectif et émotif, en particulier dans le choix des unités lexicales (p. 73, 74). Le *Journal des sçavans* se distingue des gazettes analysées par l'usage important du discours rapporté, par certaines formes de multilinguisme (p. 77-79) et par la variabilité lexicale due au langage technique. Le *Mercure galant* offre, comme on peut s'y attendre, un style plus personnel intégrant parfois l'adresse au lecteur (« à vous dire ») et une diversité lexicale (p. 80), et en même temps un langage « relativement formel » (p. 81). Le *Journal de Paris* rassemble comme périodique une grande partie de sous-genres, c'est pourquoi le style varie considérablement (p. 83). Cette première approche de l'analyse de l'histoire de la presse française illustre bien la ressemblance, mais aussi la variation stylistique de la presse et atteste que la tradition discursive du genre journalistique en France ne naît pas *ex nihilo*.

McLaughlin considère les pronoms personnels (*je, tu, nous, vous*) comme des indicateurs d'une subjectivisation et personnalisation du discours journalistique. Par des analyses quantitatives et qualitatives effectuées à l'aide du logiciel *AntConc*, la linguiste est capable de démontrer que l'augmentation de la fréquence de tels pronoms dans le *Journal des savans* va de pair avec « l'émergence d'une voix plus subjective de la part de son auteur » (p. 106). La hausse de l'usage de *je* dans les gazettes n'est pas généralisée et se relie à l'évolution de nouveaux sous-genres comme les rapports (p. 102).

La deuxième approche analytique concerne le discours rapporté dont l'usage constitue un trait bien caractéristique de la presse contemporaine. Quant à la presse historique, les analyses de la presse anglaise ont montré que le discours direct était moins répandu qu'aujourd'hui (p. 111). McLaughlin se demande donc si cette réticence dans l'usage du discours direct se constate également pour la presse française et s'interroge sur les fonctions du discours rapporté. Ce dernier a été manuelle-

ment analysé par elle (p. 112), aussi cette analyse a-t-elle été limitée aux gazettes. Comme modèle théorique du discours rapporté elle s'appuie sur celui de Marnette (2005) qui le diversifie plus que d'habitude et introduit dans son modèle entre autres le *discours narrativisé* ou des catégories mixtes (p. 113). Il est intéressant que les occurrences du discours direct dans la *Gazette de France* en 1632 ne servent pas à l'authentification (p. 118). Mais la situation change dans la seconde moitié du XVIII^e siècle : les sous-genres se diversifient dans les gazettes et les exemples du discours direct deviennent plus communs (p. 121). En même temps, les occurrences des modalisateurs comme *dit-on* ou *comme on dit* se raréfient (p. 121). En principe, il est compréhensible que les analyses qualitatives et non quantitatives soient au cœur du discours rapporté. Cependant, il est quelque peu décevant de n'avoir que des évaluations du type *rare, fréquent*, etc. On aurait souhaité – comme dans d'autres parties – disposer d'un petit tableau des fréquences des différentes formes.

Le deuxième grand chapitre de cette première partie est consacré à la comparaison de la langue de presse historique et contemporaine qui s'effectue d'abord autour de trois traits caractéristiques : 1. la brièveté et l'économie, 2. l'authentification et la précision et 3. la variabilité. Les différences tiennent à la longueur des périodes (p. 136), mais aussi à la condensation de l'information par la nominalisation qui devient plus importante vers la fin de la période d'analyse. Les raisons de cette hausse de la nominalisation dans le discours journalistique demeurent floues et devraient être analysées davantage dans d'autres études (p. 139). L'analyse du deuxième aspect montre que l'authentification et la précision s'avèrent des traits constitutifs du genre journalistique (p. 148). En ce qui concerne la variabilité, la presse historique se présente de manière générale comme plus uniforme que la presse contemporaine (p. 156).

Dans la comparaison spécifiée, McLaughlin examine la structuration de l'information et le passif. Par structure de l'information elle entend notamment la présentation de l'information ainsi que sa visualisation. L'approche transdisciplinaire de sa recherche se reflète particulièrement bien dans cette partie du travail qui bénéficie des sciences de la communication ou des médias. Les différences entre la presse historique et contemporaine y sont très nettes (p. 171).



La comparaison quantifiée du passif se fonde sur les gazettes anciennes et les dépêches d'agences de presse actuelles. Tandis que l'usage du passif prototypique (être + participe passé) reste stable, le passif impersonnel (il + être + participe passé) diminue au fil du temps (p. 176-177). À cause de la stabilité des constructions passives dans la presse française McLaughlin se montre assez réservée à l'égard de l'interdiction du passif dans certaines proscriptions du discours journalistique actuel (p. 186).

Le centre d'intérêt de la deuxième partie de l'analyse réside dans les aspects du changement linguistique. De nombreuses études sur le changement du français se fondent sur le genre et la langue littéraires. La méthodologie choisie par McLaughlin s'appuie sur le travail de Caron (2002) qui présente les grands traits du français préclassique dans lesquels McLaughlin reprend la négation, l'embranchement et l'anaphore ainsi que la connexion interphrastique et interpropositionnelle (p. 194). Les résultats de l'analyse de McLaughlin confirment la proximité de l'usage du français dans le discours littéraire et journalistique au début du *xvii*^e siècle (p. 199). Pour certains résultats de son analyse, elle met l'accent sur la difficulté et la complexité de leur interprétation. Ainsi le *conditionnel journalistique*, répandu à l'heure actuelle, est déjà présent dans la presse historique, mais il ne peut pas être tenu pour universel (p. 202-203). Mairi McLaughlin enchaîne ensuite deux études de cas. La première porte sur la montée d'une construction avec le clitique et un verbe fini + infinitif dont l'ordre change au cours du temps (*je le veux faire* versus *je veux le faire*). Elle constate que le changement vers l'ordre moderne est graduel avec quelques moments charnières et qu'il est sensible aux verbes régents (p. 222, 224). La deuxième étude examine l'usage des temps verbaux et de manière détaillée le rapport entre le passé simple et le passé composé ainsi que l'emploi des adverbiaux de temps comme *hier*, *la veille* ou le *lendemain*. Comme dans d'autres genres, le remplacement du passé simple par le passé composé s'observe dans la période charnière des *xvii*^e et *xviii*^e siècles, mais avec un décalage entre le genre épistolaire et le genre journalistique (p. 254). En conclusion du chapitre, elle donne un avis très précieux au niveau méthodologique quand elle souligne que même un taux assez élevé de 50 % ou de 85 % de l'usage d'une structure ne dit rien sur la persistance, parfois très longue, de certaines formes dans les écrits analysés (p. 257),

avec coexistence de différentes structures. Le changement n'aura pas encore abouti et la datation du changement restera complexe.

Le dernier chapitre analytique met en valeur l'importance de l'écriture périodique historique et des médias pour le changement linguistique. En général, les chercheurs s'accordent sur le fait que les médias influencent l'innovation lexicale, notamment des néologismes internes et des emprunts (p. 264), et sont plus réticents à postuler l'impact concret des médias dans la standardisation. McLaughlin s'interroge sur la question de la presse des ^{xvii}^e et ^{xviii}^e siècles pour l'innovation et la standardisation de l'orthographe moderne (p. 268, 272). Pour mesurer cette capacité innovatrice de la presse elle examine par exemple l'usage de *u* et *v* comme variantes positionnelles et leurs valeurs vocaliques et consonantiques (p. 276) ou quelques mots-test comme *pays/pais/païs* (p. 279). La comparaison des résultats du genre journalistique avec le genre littéraire soutient l'hypothèse de la modernité du genre journalistique (p. 281), mais avec des différences nettes entre les divers écrits périodiques (p. 286). Dans l'ensemble, elle peut démontrer que la presse historique participe à la diffusion de formes et normes existantes du standard (p. 299).

Jusqu'à présent la presse a été définie comme un espace de contact de langues souvent limité à la réception de lexèmes provenant d'autres langues et c'est aussi le premier domaine de recherche dans son dernier chapitre analytique. Son analyse quantitative et qualitative des emprunts est ciblée sur l'année 1782 et tous les mots qui commencent par *p*- (p. 303). Elle peut constater que l'emprunt joue un rôle encore plus grand dans la presse historique que dans la presse contemporaine (p. 336). L'alternance de langues, en revanche, se voit notamment pour le latin et l'italien. Elle est donc moins diversifiée que l'emprunt et plus fréquente dans la publicité (p. 319, 321). Il est important de souligner que ce sont des périodiques dans lesquels se trouvent souvent les premières attestations des emprunts à l'anglais (p. 331). Alors que ses analyses démontrent le contact linguistique dans l'évolution de la presse, d'autres aspects doivent être transférés à des études futures, y compris l'impact de la circulation de l'information et de la traduction sur l'évolution de presse.

Le travail de Mc Laughlin repose sur une connaissance extrêmement précise de l'état de la recherche sur l'évolution de la presse historique en



France, mais aussi en Angleterre, qu'elle expose et problématise largement dans son travail. Elle détermine clairement les lacunes de la recherche sur l'évolution langagière et discursive de la presse en France et en déduit des questions de recherche qui débouchent finalement sur des micro-analyses. Grâce à ces analyses, elle parvient d'une part à retracer l'évolution de la presse française aux ^{xvii}^e et ^{xviii}^e siècles, et d'autre part, à montrer les changements linguistiques au sein de ce genre et également par rapport à d'autres comme la littérature.

Avec son étude, elle donne de nombreuses idées pour des études futures sur la langue de la presse française et sur le développement des traditions discursives au sein du journalisme international.

Sybille GROSSE
Université de Heidelberg



TABLE DES MATIÈRES

Le bureau	
PRÉSENTATION	7

LE VIEILLISSEMENT DANS LA LANGUE

Agnès Steuckardt et Gaétane Dostie	
INTRODUCTION	11
Bibliographie	17

Agnès Steuckardt	
COMMENT LES MOTS VIEILLISSENT. ESSAI DE TYPOLOGIE	19
1. Le vieillissement dans les descriptions du changement linguistique : une focalisation sur la diachronie longue	20
1.1. La vieillesse en synchronie des remarqueurs	20
1.2. La sémantique historique et le vieillissement comme usure	22
1.3. Le vieillissement à la marge des descriptions du changement linguistique	23
1.4. Un modèle pour le processus de vieillissement : la proposition de Peter Koch	24
2. Vieillissement linguistique et diachronie courte	26
2.1. Catastrophes linguistiques	26
2.2. Obsolescences rapides	29
Bibliographie	34



Hugues Galli	
VIEILLISSEMENT DE L'ARGOT ET SENTIMENT LINGUISTIQUE. L'EXEMPLE D'ALPHONSE BOUDARD	37
1. Le sentiment linguistique comme mesure du vieillissement de l'argot.	38
2. Spécificités de l'argot	40
3. Boudard romancier et pédagogue	41
4. Boudard locuteur	43
5. Boudard commentateur	44
6. Boudard observateur du temps qui passe	47
Conclusion	49
Corpus	50
Bibliographie	51
Chantal Wionet	
« ON NE L'ENTEND PLUS DIRE QU'À DES SEPTUAGÉNAIRES » : LES MOTS DES VIEUX CHEZ LES REMARQUEURS DU XVII^e SIÈCLE	55
1. <i>Time flies</i>	57
2. Les coups de vieux	61
3. Les mots des vieux	65
Bibliographie	72
Hervé Bohbot	
LE VIEILLISSEMENT DU LEXIQUE, D'APRÈS LE <i>PETIT LAROUSSE</i> (DE 1905 À 2023)	75
1. Le <i>Petit Larousse</i> : évolution et mises à jour	76
1.1. Les mises à jour annuelles limitées.	77
1.2. Les révisions majeures	78
1.3. Constitution du corpus	79
2. Les marques diachroniques dans le <i>Petit Larousse</i>	79



	243
3. Mouvement général du vocabulaire	83
4. Évolution diachronique du marquage des articles	86
4.1. Cas du vocabulaire scientifique	87
4.2. <i>Vielli</i> ou <i>déconseillé</i> ?	88
4.3. Un vieillissement de plus en plus rapide	89
Bibliographie	91

Claire Badiou-Monferran

VIEILLESSE ET VIEILLISSEMENT DANS LA LANGUE :

L'ARCHAÏSME EN QUESTION(S)	93
1. Retour sur «l'archaïsme»	98
1.1. L'archaïsme : une grille de description naturelle pour les faits de vieillissement dans la langue?	99
1.2. Le prisme de l'archaïsme : un prisme réducteur?	104
2. De l'« archaïsme » à l'« exaptation ». Retour sur les occurrences modernes de la construction en [<i>Faire</i> + GN contrôleur de l'infinitif + infinitif]	107
3. De l'archaïsme à la rémanence. Retour sur les « <i>Et</i> de relance» en régime scriptural moderne et contemporain	111
Conclusion	116
Bibliographie	118

Bernard Combettes

**FACTEURS INTERNES, FACTEURS EXTERNES
ET VIEILLISSEMENT D'UNE CONSTRUCTION :**

LE CAS DES CORRÉLATIONS COMPARATIVES EN <i>COMME</i>	123
1. L'évolution des tours corrélatifs en <i>comme</i>	124
1.1. Les tendances générales	124
1.2. Les facteurs d'évolution	125
2. La position des grammairiens	127
3. Un vieillissement rapide : les locutions conjonctives et les locutions prépositionnelles	129



4. Facteurs de vieillissement à la fin du français préclassique . . .	131
4.1. La variation générationnelle	131
4.2. Les types de discours	140
Bibliographie	145

Gaétane Dostie

LA PÉRIPHRASE À VISÉE PROSPECTIVE <i>ÊTRE POUR</i> INFINITIF EN FRANÇAIS (QUÉBÉCOIS) PARLÉ DANS LE TEMPS ET L'ESPACE. <i>C'EST CE QUE J'ÉTAIS POUR DIRE</i>	147
1. Introduction	147
2. <i>Être pour</i> INF dans le temps et l'espace	149
3. <i>Être pour</i> INF: sens et usages	153
3.1. Caractérisation sémantique	153
3.2. Point de repère temporel par rapport auquel le procès est situé	154
4. <i>Être pour</i> : inférence de l'interprétation imminentielle	157
5. <i>Être pour</i> INF, <i>aller</i> INF et <i>aller pour</i> INF à visée prospective en français (québécois)	159
6. Conclusion	164
Annexe	166
Bibliographie	167

Beatrice Dal Bo

ANALYSE DE LA PÉRIPHRASE FUTURALE <i>VOULOIR</i> + INFINITIF À PARTIR DE TEXTES DE SCRIPTEURS PEU LETTRÉS	173
1. Questions terminologiques	174
1.1. Dégrammaticalisation	174
1.2. Rétraction	176
2. L'emploi de <i>vouloir</i> en périphrase future	177
2.1. Actualisation du sens futur de <i>vouloir</i> + infinitif	177
2.2. Grammaticalisation de la périphrase future <i>vouloir</i> + infinitif	180
2.3. Évolution de l'usage de cette construction	182
Bibliographie	186



VARIA

Sibylle Kriegel

COMMENT DE VIEUX MATÉRIAUX LEXICAUX DU FRANÇAIS
RETROUVENT UNE NOUVELLE VIE DANS LES CRÉOLES.

LE CAS DES RÉCIPROQUES EN <i>CAMARADE</i>	191
1. Introduction	191
2. Les réciproques en <i>camarade/compagnon</i>	192
2.1. Les réciproques en <i>camarade/compagnon</i> dans les langues du monde	192
2.2. Les réciproques en <i>camarade/compagnon</i> dans les créoles à base romane et leur origine	193
3. <i>Kanmarad</i> en créole seychellois	196
4. La grammaticalisation de <i>kanmarad</i>	198
4.1. Données de la diachronie des créoles mauricien et seychellois	198
4.2. Grammaticalisation croissante en créole seychellois actuel: décatégorisation et spécialisation	200
5. Qu'est ce qui motive la grammaticalisation de <i>kanmarad</i> ?	202
6. Conclusion	205
Bibliographie	206
Corpus	209
RÉSUMÉS	211
COMPTES RENDUS	221
CONDITIONS DE PUBLICATION ET POLITIQUE ÉDITORIALE. . . .	239
TABLE DES MATIÈRES	241

ÉTUDES DIACHRONIQUES

3 | 2025

Présentation de la revue : Joëlle Ducos

Le vieillissement dans la langue

Introduction : Agnès Steuckardt et Gaétane Dostie

Agnès Steuckardt → Comment les mots vieillissent. Essai de typologie
Hughes Galli → Vieillissement de l'argot et sentiment linguistique.

L'exemple d'Alphonse Boudard

Chantal Wionet → « On ne l'entend plus dire qu'à des septuagénaires ».

Les mots des vieux chez les remarqueurs du XVII^e siècle

Hervé Bohbot → Le vieillissement du lexique, d'après le Petit Larousse (de 1905 à 2023)

Claire Badiou-Monferran → Vieillesse et vieillissement dans la langue :
l'archaïsme en question(s)

Bernard Combettes → Facteurs internes, facteurs externes et
vieillissement d'une construction : le cas des corrélations comparatives
en *comme*

Gaétane Dostie → La périphrase à visée prospective *être pour* infinitif en
français (québécois) parlé dans le temps et l'espace. *C'est ce que j'étais
pour dire*

Beatrice Dal Bo → Analyse de la périphrase future *vouloir* + infinitif à
partir de textes de scripteurs peu lettrés

Varia : Sibylle Kriegel → Comment de vieux matériaux lexicaux du français
retrouvent une nouvelle vie dans les créoles. Le cas des réciproques en
camarade

Résumés

Comptes-rendus